

BILLET · ONPHI

Sans recul

« Une voie est dite engagée non quand elle est difficile, mais quand la retraite y est plus périlleuse que la suite. »

— manuel d'alpinisme, définition d'usage

25/07/2026

par Etienne Brouzes

SANS REcul

de l'engagement comme voie, non comme serment

« Une voie est dite engagée non quand elle est difficile, mais quand la retraite y est plus périlleuse que la suite. »
— manuel d'alpinisme, définition d'usage

Les alpinistes ont un mot pour l'engagement qui n'a besoin d'aucun serment : ils disent d'une voie

qu'elle est *engagée* quand redescendre coûterait plus cher que continuer. Pas de promesse échangée avec la paroi. Pas de pacte. La montagne ne demande pas qu'on jure — elle se contente de rendre le reculons impraticable. C'est tout l'engagement, et c'est déjà trop pour la philosophie, qui a toujours voulu qu'on le *prononce*. Or on ne prononce pas un dévers. On s'y trouve.

Voilà le renversement à tenir : l'engagement n'est pas ce que le sujet décide, c'est ce que le terrain lui retire — l'option du retour. Sartre voulait un homme qui se jette et se choisit ; la voie engagée ne demande à personne de se choisir, elle choisit pour lui en fermant, mètre après mètre, la porte qu'il vient de passer. Ce n'est pas moins radical que l'existentialisme. C'est plus honnête : il n'y a personne à qui reprocher d'avoir juré, puisque personne n'a rien juré.

VOIE ENGAGÉE

*On ne se souvient pas
d'avoir dit oui.
Il y a eu une prise,
puis une autre,
plus haute,
et le sol a cessé
d'être une réponse possible.
Personne n'a demandé
si l'on était sûr.
La paroi ne pose pas
de questions —
elle retire, une à une,
les issues
qu'on croyait
provisoires.*

Les grimpeurs distinguent aussi la voie *équipée*, jalonnée de points fixes où raccrocher sa peur, et la voie *engagée*, sans protection : là où l'on grimpe, s'il y a chute, il n'y a rien pour l'arrêter avant le sol.

On comprend alors ce que cachait le vocabulaire du serment : un serment est un point d'assurage. Il ne garantit pas qu'on ne tombera pas — il garantit qu'on tombera de moins haut, entouré de témoins, avec un texte à réciter en cas de faute. Le militant assermenté grimpe équipé. Sa fidélité a des relais tous les dix mètres : le Parti, la cellule, le mot d'ordre, l'absolution collective. Ce n'est pas rien. Ce n'est pas non plus ce que ce numéro appelle une fidélité sans serment. Celle-ci grimpe en engagé : sans relais, donc sans faute possible non plus, puisque la faute suppose un point qu'on aurait pu tenir et qu'on a lâché. Qui n'a jamais eu de corde ne peut pas être accusé de l'avoir lâchée.

LE DERNIER POINT

*Le dernier point d'assurage
est resté loin en dessous,
minuscule,
comme une phrase
qu'on regrette d'avoir dite
trop tôt pour qu'elle serve
encore.
Au-dessus, rien.
Pas même l'idée d'un filet.
C'est ici que commence
ce qu'on appelait autrefois
la foi —
avant que l'on invente
des mousquetons.*

Il y a un lieu où cette logique s'éprouve dans le corps même, sans plus aucune métaphore disponible pour l'adoucir : le boyau, en spéléologie — ce passage si étroit que le corps y avance en expirant, la cage thoracique vidée d'air pour gagner deux centimètres de roche. Là, on ne peut plus reculer, faute de place pour faire demi-tour, et l'on ne peut avancer qu'en abandonnant la respiration ample qui, partout ailleurs, définit être vivant. On appelle cela *le point de coincement*. Ce n'est pas une image du réel, de la détermination-en-dernière-instance, de l'Un qui ne se laisse ni saisir ni fuir : c'en est

l'expérience minérale, sans détour spéculatif. Le spéléologue engagé dans son boyau ne jure fidélité à rien — ni à la grotte, ni à l'équipe restée en surface, ni à la lumière qu'il a laissée derrière lui. Il fait ce que fait un corps qui ne peut plus reculer : il continue de respirer le moins possible, régulièrement, sans y penser comme à une promesse. C'est peut-être cela, une fidélité sans serment : ce que le corps tient quand plus aucune parole n'est en position de le tenir à sa place.

LE BOYAU

On expire pour passer.

La roche prend

ce que les poumons rendent.

En avant, on ne sait pas ;

en arrière, il n'y a plus

la place de savoir.

Ceux qui appellent cela courage

n'ont jamais compris

qu'on ne choisit pas d'y entrer

deux fois —

la première fois suffit

à emporter

le droit

de choisir encore.

Reste à redescendre — car on redescend, parfois, des voies engagées ; les spéléologues ressortent, parfois, des boyaux. La fidélité qu'on y a contractée sans serment ne s'efface pas pour autant à l'air libre : elle ne s'était jamais formulée, elle n'a donc rien à désavouer. C'est en cela qu'elle diffère absolument du parjure, qui suppose une phrase antérieure à trahir. On ne trahit pas un dévers qu'on a fini de graver. On en garde seulement, dans le corps, la mémoire d'un endroit où le recul n'était plus une option — et c'est peut-être la seule définition de l'engagement qui ne demande, pour finir, la signature de personne.

SANS SERMENT

*Redescendu, on ne raconte pas
ce qu'on a juré là-haut —
on n'a rien juré.*

*On raconte seulement
qu'à un endroit précis
le chemin a cessé
d'avoir un derrière,
et qu'on a continué
comme continue*

*tout ce qui n'a plus le choix
de s'appeler courage.*